

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nous empruntons à l'*Univers* l'article ci-dessous, quoique nous soyons d'opinion bien différente sur la valeur de l'époque actuelle. Il ne nous paraît pas sans intérêt de faire connaître comment de bons esprits d'ailleurs peuvent aisément tomber dans l'exagération, nous devrions dire peut-être dans l'injustice, quand ils ne prennent conseil que de leurs sympathies, plus ou moins raisonnables, et de leurs préjugés. Ce serait une étude de l'esprit humain curieuse à faire que celle de ces éternels mécontents, quand même. On rencontre souvent des hommes des plus estimables qui, *laudatores temporis acti*, ne veulent voir dans les mœurs et les faits contemporains que des sujets de blâme et de condamnation, que les vices inséparables de toute époque, sans tenir aucun compte des vertus qui les accompagnent. Exagérant le mal réel pour le plaisir de le combattre, pour la consolation de se plaindre des hommes et des choses, ils craignent par-dessus tout d'avouer le bien qu'ils ne sauraient nier. S'il est par trop évident, ils s'avaient l'expliquer habilement au profit de leurs préjugés, et le donnent comme une conséquence des *heureux tems passés* : c'est un filon oublié dans l'exploitation de la mine précieuse de l'âge d'or ; une dernière goutte du nectar divin, restée au fond du vase où nos ancêtres buvaient à longs traits, et qui est à jamais épuisé. Nouveaux *Cassandres*, ils ne prédisent que malheur et que ruine. A les entendre, tout est à jamais perdu ; la société, le monde courent à leur dissolution, c'en est fait du genre humain. Après tout, misanthropes aimables, pourvu qu'on les laisse regretter le passé et se fâcher contre le présent, ils sont tout-à-fait inoffensifs. Bien plus, faisant tout doucement leur profit des avantages que leur apporte la civilisation dont ils médisent ; jouissant comme les autres, et souvent mieux que les autres, des biens présents, ils font, sans s'en douter, le plus complet éloge de l'époque moderne. C'est leur imagination plutôt que leur cœur qui est coupable.

Quant à nous, bien loin de jeter ainsi le désespoir dans les âmes, nous sommes pleins de confiance en notre siècle. Nous lui avons vu accomplir tant de grandes et saintes choses que rien ne saurait plus borner nos espérances. Notre tems est à nos yeux aussi beau que ceux qui nous ont précédés, et nous croyons valoir autant que nos aïeux. Il y a des vices, des désordres, des plaies profondes dans notre société, nous en convenons. Mais si l'on voulait disséquer ce grand corps dans les âges passés, on y trouverait des vices et des désordres aussi ; on y verrait des plaies et des maladies qu'il nous a léguées, plutôt que nous ne les avons fait naître. Les moralistes de tous les tems se sont plaints de leur époque, ont déroulé dans leurs écrits de hideux tableaux, ont crié aussi *tout est perdu*. Non, tout n'est pas perdu. Il nous reste Dieu et sa providence ; il nous reste de beaux jours dont nous n'entrevoions que l'aurore ; il nous reste le catholicisme avec sa sainte fécondité. Et à quelle époque, dites nous, vit-on la religion, les vertus et les bienfaits qu'elle mène à sa suite, en voie de plus rapides et de plus glorieux progrès ? Sans doute, il fut des tems où elle régnait plus universellement et surtout plus paisiblement. Mais les obstacles qu'il lui a fallu vaincre de nos jours, ces hérésies filles de l'ambition et de la licence, ce philo-sophisme enfant de l'orgueil et de l'indépendance, ne proclament-ils pas plus haut sa gloire et sa puissance que cette domination paisible des siècles de foi ? Ce ne sont plus des tyrans couronnés qu'il lui faut vaincre par la constance et l'intrépidité de ses martyrs, c'est une puissance plus indomptable, c'est la raison humaine, c'est l'orgueil, c'est l'impiété, c'est l'indifférence religieuse qu'il lui faut combattre, en tous lieux, en tous tems, et tous les jours elle compte des victoires. C'est la science et la raison humaine qui vient aujourd'hui lui rendre hommage, aussi bien

que l'hérésie : ce triomphe nous semble plus étonnant que celui qui consacra les tems de persécution : on le disait impossible, il n'y a pas dix ans ; parcequ'on croyait alors aussi que tout était perdu, parcequ'on oubliait qu'il nous restait Dieu et son Christ pour sauver de nouveau le monde.

Nous serons volontiers de l'avis de l'estimable écrivain que nous citons, sur cette industrie envahissante, qui paraît vouloir transformer le monde en machines ; qui ne laisse plus de place pour les nobles pensées et les saintes affections dans les esprits et dans les cœurs, qu'absorbent les spéculations et l'amour de l'or ; nous reconnaissons dans notre société actuelle des maux sans nombre. Mais, outre que les maux d'autrefois nous paraissent aussi nombreux et aussi déplorables ; nous croyons que les vertus de notre époque, les œuvres saintes et charitables, les institutions religieuses et morales, les dévouemens sublimes occupent parmi nous une plus large place que parmi nos aïeux, et compensent admirablement la somme des désordres. Nos pères vivant avec sécurité à l'ombre d'une paix profonde, possédaient le bonheur et les vertus qui naissent aux époques de repos et de calme ; nous, leurs enfans généreux, nous sommes obligés de conquérir nos biens, notre liberté, notre religion, ce pain de chaque jour ; notre vie est toute de combats ; et les vertus qui nous distinguent sont les vertus des héros : une foi ardente, un dévouement sans bornes, une constance que rien ne lasse, et par-dessus tout une incomparable charité. Le repos n'est pas fait pour nous ; nous sommes bien véritablement les fils de l'Eglise militante, et des fils glorieux. A ceux qui nous suivront les bonheurs et les vertus de la paix ! nos efforts la leur préparent, ils jouiront de nos travaux. Notre tâche n'est-elle pas assez belle, assez glorieuse, pour ne pas laisser de regrets ?

Nous devrions peut-être demander pardon à nos lecteurs de toutes ces réflexions. Mais depuis longtems nous désirions l'occasion qui se présente, de dire toute notre pensée sur notre siècle que nous aimons du même amour que notre patrie, que notre famille ; que nous croyons calomnié trop souvent, et dont nous attendons beaucoup, parcequ'il nous a déjà beaucoup donné.

DE LA CIVILISATION ACTUELLE.

Tout ce qui se passe autour de nous donne un singulier à propos au remarquable fragment qui suit, et que nous empruntons à l'introduction du sixième volume d'un ouvrage sur les mœurs de l'époque dans les diverses provinces de la France. Il serait difficile de mettre mieux le doigt sur les plaies de notre tems.

... Il semble que ce serait un thème vulgaire d'avant-propos pour un ouvrage sur les provinces, d'en vanter les mœurs, les lois, l'administration, au détriment des institutions modernes ; mais cette opinion peut-être n'aurait rien que de raisonnable et de malheureux, si l'on ne se laissait point éblouir par ces excuses banales de progrès que des intéressés ou des dupes font trop valoir.

Nous avons gagné en *civilisation*, disent les gens plus sensibles à l'invention des machines qu'à la destruction des hommes. Mais il faudrait s'entendre sur ce mot qu'on prend depuis quelque tems en des acceptions aussi singulières que variées ; il signifie communément, si nous l'avons compris, une certaine corruption industrielle qui fait marcher de pair les progrès des arts mécaniques et la perversité de l'esprit ; on le prend volontiers pour le mouvement du négoce, des modes, des frivolités et des plaisirs publics de tout genre. On ne *civilise* plus les îles de l'Océanie que par le canon et le commerce d'aventuriers sans aveu. (1) La *civilisation*, pour l'Algérie, consiste en

(1) Mais n'était-ce pas pour protéger des missionnaires catholiques et des citoyens français contre l'idolâtrie barbare, qu'avait excitée l'hérésie étrangère, que le canon français retentit dans ces îles ? pourquoi le dissimuler ? Pourquoi donner le change à ce qui se passa en Algérie ? La croix n'y est-elle pas plantée à côté de la tente ? Et

de simples enseignemens de caserne ; la *civilisation* pour l'industriel, c'est un procédé de fabrication, un moyen de transport ; lus rapide ; pour la marchande de modes, c'est l'envoi d'une caisse de chignons dans les colonies ; pour le petit bourgeois, c'est le luxe ruineux d'une condition plus élevée ; pour le paysan, c'est la chanson obscène ou séditieuse qui court les villes ; pour l'instituteur primaire, c'est un roman, un pamphlet déjà décrié ; pour les enfans, c'est la corruption d'un âge plus avancé ; pour un bourg écarté, c'est un théâtre, un café, les vices et les jouissances des capitales ; pour tous et partout, c'est la prééminence des intérêts physiques sur les intérêts moraux, le raffinement de l'esprit de ruse et d'industrie, le développement démesuré du faste et de la dépravation. Cherchez dans les livres, dans les journaux, à la tribune et dans le monde ; voilà les significations qu'on donne à ce mot et les idées les plus nettes que s'en puisse former la foule.

Il faut en convenir, nous sommes plus commodément voiturés, éclairés, divertis ; le commerce est plus étendu, nos lois sont plus indulgentes, nos théâtres sont plus brillans, nos prisons sont plus douces, toutes les passions sont moins contenues, les crimes moins punis. Les livres plus vite faits ; en ce sens nous sommes assurément plus *civilisés*. Mais en cherche dans les philosophes, les historiens, les publicistes, et l'on trouve qu'on entend par le vrai sens du mot *civilisation* la perfection des lois et des mœurs, et que la perfection des beaux arts et des arts mécaniques constitue tout au plus des nations polies. Ne semblerait-il pas alors que nous sommes aussi loin de la perfection que de la civilisation véritable ? On cherche encore un moyen infailible de reconnaître les progrès ou l'excellence de la civilisation ; et l'on trouve que les véritables marques en sont : quand les prisons sont moins peuplées, quand il y a moins de crimes, moins de procès, moins d'enfans abandonnés, quand il y a plus de respect pour la religion, plus de fidélité au gouvernement, plus de déférence dans la famille pour ses chefs, plus de bonne foi dans le commerce, plus d'indépendance et d'intégrité dans la magistrature, etc., etc.

Or, on trouvera quelque part dans ce livre un calcul effrayant que nous devons à M. Moreau Christophe, inspecteur des prisons, et d'où il résulte que le nombre des vols s'est récemment accru dans une proportion annuelle de vingt-huit mille, que les vingt-cinq mille plaintes adressées annuellement au parquet ne sont pas le quart de celles dont la justice n'est pas saisie, et que les trois cent cinquante-six mille infractions connues aux lois de toute espèce représentent à peine le cinquième de celles qui ne sont point constatées ; que les prisons dont le sol est couvert et qui coûtent douze millions par an ne peuvent suffire, et qu'il n'y a pas moins de cent mille scélérats en France, conspirant en permanence contre la fortune et la sûreté publiques. On y verra que les départemens où il se commet le plus de crimes contre les propriétés sont les plus riches et les plus *instruits*, c'est-à-dire les plus commerçans, les plus éclairés des lumières modernes, les plus peuplés par l'industrie, et les grandes villes les plus *civilisées*(2). Le parquet public tous les ans le long inventaire de ses travaux ; les tribunaux ne respirent plus. Les enfans trouvés, depuis 89, ont suivi d'année en année une progression effrayante. Les préfets se récrient de toutes parts sur l'impossibilité d'y suffire et de s'opposer au fléau. Il n'y a plus assez d'hôpitaux, comme il n'y a plus assez de prisons. La religion n'est que tolérée et laisse les gouvernans dans l'alternative coupable de ne point assez l'honorer si elle est vraie, ou de la souffrir si elle n'est qu'une monstrueuse imposture. Le peuple n'a plus véritablement d'autre dieu que le commissaire de police. Le pouvoir voit se lever tous les ans contre lui le couteau d'un assassin et les baïonnettes de la sédition, et tous les jours les haines les plus furieuses, les calomnies les plus perfides, les injures les plus atroces vomies par les mille plumes de la presse. La famille est livrée au même désordre que l'état, et l'insurrection est la même contre ses chefs. Les plus doux sentimens de la nature s'effacent parmi le peuple. Les théories de libertinage et leurs résultats se produisent publiquement. Les journaux nous épouvantent tous les matins de plus de forfaits, d'événemens étranges

si le sabre y est nécessaire pour la protection de tous, en ferez vous un crime à la civilisation ? Allez demander aux vénérables évêques qui viennent d'accomplir un saint pèlerinage, ce que vaut l'Algérie. Ils y ont trouvé, ce nous semble, autre chose que des enseignemens de caserne. Heureusement que les faits parlent plus haut que les hommes.—N. du R. des M.

(2) Nous passons de grand cœur condamnation là dessus. Oui, ce sont les provinces et les contrées les plus industrielles, qui sont aussi les plus démoralisées. Cela rentre entièrement dans la thèse que nous avons soutenue plusieurs fois : la somme de l'activité et des richesses industrielles et commerciales est en proportion inverse des richesses et des vertus morales et religieuses. Les populations agricoles sont supérieures de tout point, même sous le rapport intellectuel, aux populations manufacturières ; et c'est que nous disons ici des départemens comparés de la France, nous le disons des peuples comparés aux peuples : nos lecteurs peuvent aisément faire l'épreuve et l'application.—N. du R. des M.

et inouïs, qu'on n'en voyait autrefois dans un siècle. La profonde immoralité des premières classes de la société éclate devant les tribunaux. Les derniers scélérats trouvent des apologistes. La magistrature est livrée à des influences de toutes sortes. La peine de la mort, *cette dernière sauve-garde de la société*, dit un écrivain, est chaque jour combattue, et l'on dirait à voir la sollicitude qu'on porte à l'adoucissement des lois et des châtimens, que tous les citoyens se proposent de devenir des assassins.

Les professions les plus frivoles ou les plus basses de la société ont usurpé les premiers rangs ; des marchands sont appelés à gouverner l'Etat et les histrions jouissent d'une telle faveur qu'il s'en faut peu qu'ils ne règnent aussi comme dans la honteuse décadence du Bas-Empire.

On a parlé de liberté pour les femmes, et jamais les femmes ne furent plus opprimées.

On a parlé de liberté pour les citoyens et jamais les citoyens ne furent plus opprimés à cause de la faiblesse des lois, de l'insuffisance de la vindicte publique, qui les livre sans armes à des scélérats, ce qui est la plus effroyable oppression qui puisse peser sur un peuple, puisqu'elle attaque chacun dans sa fortune et sa sûreté personnelle.

Il est né des générations ignorantes, oisives et turbulentes qui ne sont plus qu'un fardeau menaçant pour l'Etat. Le hideux suicide a été poussé jusqu'au ridicule. Il y a plus de fous en politique et en religion qu'on n'en vit aux plus tristes époques. Il n'est pas une sottise, un blasphème, une extravagance monstrueuse, qui n'ait trouvé une tête pour y penser, une main pour l'écrire, et des sots pour y croire ; et l'on voit partout répandue la première de ces erreurs qui est d'appliquer à cet état de choses, et de prendre pour des progrès, pour de la *civilisation*, cette espèce de fièvre industrielle, qui n'est au fond que la guerre sauvage de toutes les passions et de tous les intérêts ; si bien qu'à considérer avec attention ce vaste mouvement, cette agitation extérieure et ces cœurs glacés, ce mépris de tout frein et de toute loi, cette foule uniquement guidée et retenue dans ses travaux par l'amour de soi et l'avidité furieuse du bien des autres, on ne sait plus en vérité sur quel axe tourne la machine politique.

Mais si nous ne sommes pas tout à fait aussi avancés en civilisation que nous pourrions croire, il nous resterait au moins d'être une nation polie, c'est-à-dire florissante par le progrès des arts. Mais tout se tient dans l'ordre moral ; la ruine de la civilisation entraîne la décadence des arts, et les arts suivent depuis longtemps les penchans corrompus et matérialistes du siècle. Au théâtre, la beauté des vers et des œuvres littéraires a cédé le pas à la pompe des décorations et du spectacle ; en peinture, la prétendue couleur historique, le soin puéril de l'ajustement, la basse vérité ont détourné l'attention des beautés morales. Les études classiques s'affaiblissent de jour en jour, et l'agitation des esprits, la soif de l'argent et d'une gloire prématurée privent d'instruction les professions qui s'en peuvent le moins dispenser(3). Les sciences physiques ont pris la place élevée des sciences morales, les superstitions religieuses ont fait la place à des superstitions médicales, bien autrement vaines et méprisables, et l'empirique a remplacé le prêtre. La littérature n'est qu'un courant de nouveautés qui changent avec la mode et qui durent aussi peu de temps qu'on en met à les composer. Nous négligeons, nous avons même essayé de renverser les modèles qui font la gloire de la nation ; nous sommes là-dessus comme ces prodiges dont les pères à force de soins ont amassé d'immenses propriétés qui, loin de s'en occuper et de les agrandir ne font plus que les dissiper dans la débauche et l'oisiveté. On lit beaucoup mais des gazettes qui gâtent l'esprit et point de livres qui le forment. Tous les symptômes bien reconnaissables des époques de décadence éclatent de toutes parts dans un lugubre accord. "Il y a deux sortes de barbaries, dit Condillac, l'une, qui précède les siècles éclairés, l'autre, qui les suit," et l'on retrouverait jusque dans certains goûts et dans les dernières habitudes du peuple des traits renouvelés des peuples barbares.

Et même, quant à ces prétendues améliorations matérielles dont on fait grand bruit, sont-elles toujours un bienfait ? Qui ne remarque dans l'industrie un penchant funeste à falsifier les matières premières, à suppléer à la solidité par l'éclat, à la réalité par l'apparence, à la patience du génie par la promptitude du travail, aux nécessités par le luxe ? Les détails nous sont interdits, mais en combien d'occasions les mille tentatives modernes n'ont pas égalé les anciens usages ! Que d'inventions ineptes, inutiles ou dangereuses ! Qui nous dit qu'un jour on ne se repentira point de ces travaux entrepris à grands frais ; que ces inventions nouvelles n'aient pas causé plus

(3) Et c'est quand on établit des écoles d'adultes et des frères pour instruire toutes les classes et tous les âges qu'on dit de ces choses là !—N. du R. des M.

de graves accidens que d'avantages légers? Qui nous dit qu'en saine politique il n'y a pas de bornes à cette manie de remplacer des hommes par des machines, d'enlever le travail au peuple et de laisser tant de bras inoccupés? Qui nous dira enfin pourquoi du milieu de cette fétide industrie de houille, de tuyaux, de fumée, et parmi ce mouvement de tous les arts il ne s'élève pas un édifice durable; un grand et bel ouvrage, un seul monument?

Cependant, nous le savons, le négociant sur ses coffres, l'écrivain en vogue, l'ambitieux en place sourient aux prévisions les mieux fondées, aux calculs les plus infaillibles, méconnaissent les lois éternelles de la société gravées en traits de flamme dans toutes les œuvres du génie, et se rassurent, et disent que tout va bien; tout va bien si l'on veut, mais ce n'est que le reste d'un mouvement déjà donné, un dernier moment d'équilibre entre les intérêts; que l'équilibre cesse, tout est perdu.

Nous ne déciderons pas si tout allait mieux il y a cinquante ans. Pour bien des gens, nos progrès prétendus datent précisément de cette époque; et ces bons Français ne daignent pas reconnaître la France au delà de ce demi-siècle de troubles et de misères. Que ceux-là renient donc leur pays, qui s'efforcent d'oublier quatorze siècles de durée et de gloire, qu'ils effacent nos annales, qu'ils souillent dans les caveaux de leurs ancêtres, de leurs grands hommes et qu'ils jettent leurs cendres au vent! Nous n'en oserons pas moins remarquer avant de finir, à la gloire de l'antique constitution française que certains de nos vieux provinciaux qui ont conservé religieusement leurs usages et leurs traditions sont encore les citoyens les plus sages du royaume, et que le dernier pâtre du Jura, dans ses simples et anciens principes, nous semble plus avancé en morale et en toutes choses que tel savant ou tel politique en réputation.

EDOUARD OURLIAC.

Nous avons omis dans notre dernier numéro, de prier MM. les éditeurs des journaux français du Canada, de vouloir bien reproduire le PROSPECTUS du Pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, que nous avons publié Mardi; nous réparons aujourd'hui notre omission, en les priant de l'insérer dans leur prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

La lettre suivante vient d'une source trop respectable pour que je puisse me dispenser d'en faire part au public instruit, par le moyen de votre intéressant papier. L'auteur de cette lettre, étant attaché par état à l'instruction du pays, voudra bien me pardonner si je dévie en quelque chose à l'intimité d'une lettre privée. Les marques d'estime et d'amitié de ce respectable monsieur envers moi, auraient bien pu, de droit, m'arrêter, mais comme je ne me considère en rien dans tout cela et que je ne cherche que l'avantage de l'éducation, on voudra bien apprécier les choses comme je le fais moi-même. St. Jacques de l'Assomption, ce 9 janv. 1843. J. R. PARÉ, Ptre.

Bureau d'Éducation, Montréal, 30 décembre 1842.

Respectable Monsieur,

L'installation des Dames du Sacré-Cœur, comme institutrices à St. Jacques de l'Assomption, m'intéresse à trop de titres pour me permettre de garder vis-à-vis de vous, le silence dans cette occasion si mémorable. En effet cet événement remarquable qui fait dès aujourd'hui tant d'honneur aux paroissiens de St. Jacques et à leur digne curé doit intéresser bien vivement tous les amis du pays puisqu'il est destiné à orner bientôt les pages de notre histoire, et à accélérer parmi nous la propagation des connaissances utiles.

Pour moi, honoré de votre estime depuis plus de vingt ans, lié d'amitié avec la plupart des citoyens de St. Jacques, ancien représentant de cette paroisse comme faisant alors partie du comté de l'Assomption, et situé comme j'ai l'honneur de l'être relativement à la cause de l'éducation, ces choses sont autant de circonstances particulières dont la considération fait naître chez moi un sentiment de sympathie et d'admiration qui me domine à la vue de votre œuvre toute patriotique et sainte.

Qu'il est beau! qu'il est agréable de voir ainsi les membres du clergé prêcher par des faits aussi éclatans l'influence bienfaisante et salutaire qu'a l'éducation sur l'intelligence, sur les mœurs, et sur le caractère de la société! Puis, lorsqu'à ces faits nous voyons si heureusement venir se joindre la bouche éloquente du Supérieur d'un corps, qui de tout temps fut un modèle brillant d'érudition et de vertus, nous comprenons aisément quelle doit être la puissance de l'éducation et la valeur de ses effets.

Je n'ai pas la témérité de croire que mes faibles louanges puissent vous flatter personnellement, je connais trop bien votre humilité et votre désintéressement pour me permettre d'entretenir à votre égard une semblable opinion, mais j'ose croire, que persuadé du sentiment qui m'anime vous voudrez bien

considérer ma démarche comme une satisfaction à un devoir, à un besoin qui me presse. Je me contenterai donc de vous prier de vouloir bien agréer mes vœux les plus sincères pour le succès de votre louable entreprise, et de me croire,

Très Respectable Monsieur,
Votre, etc.

J. B. MELLÉUR.

Messire Jos. Rom. Paré, Ptre. }
Curé de St. Jacques de l'Assomption. }

BULLETIN.

Mgr. de Montréal fit dimanche, à St. Martin, l'ordination d'un prêtre, M. Hot, natif de cette paroisse. Le nouveau prêtre chanta le lendemain sa 1^{ère} messe, à laquelle M. Picard, prêtre de St. Sulpice, fit un sermon sur la reconnaissance. M. Hot est destiné au vicariat de Berthier.

Monseigneur, accompagné de M. Prince, a présidé lundi aux examens particuliers du Petit Séminaire de Ste. Thérèse.

Messire Paquin, curé de la Rivière-du-Chêne, est parti hier pour Québec, où il doit faire des recherches historiques et vérifier des faits pour une histoire ecclésiastique du Canada, qu'il se propose de publier prochainement.

L'Orateur de la Chambre est parti ces jours derniers pour Kingston, mandé par l'Exécutif. On ne connaît de positif que l'ordre qu'il a reçu: mais des conjectures, que nous sommes loin de garantir, affirment que le Gouverneur se trouvant assez bien pour entreprendre un voyage, profiterait de cette amélioration dans sa santé pour quitter le Canada, et voudrait auparavant s'entendre avec qui de droit pour l'intérim de l'administration coloniale. Nous désirons avec la grande majorité de nos concitoyens que ces conjectures, car ce ne sont que des conjectures, soient erronées et démenties. Le *Courier des Etats-Unis* a donné à peu-près les mêmes nouvelles sur le départ présumé de Sir Charles, sans non plus les garantir.

Le pensionnat des Dames du Sacré-Cœur fut ouvert le 4 du présent mois. Les nouvelles que nous recevons de St. Jacques nous apprennent que la classe externe (la classe gratuite pour les pauvres) comptait, dès les premiers jours, plus de 50 écolières, toutes animées d'un grand désir de s'instruire. Le pensionnat, proprement dit, n'avait encore que quelques élèves; mais le mauvais état des chemins avait retardé l'arrivée de plusieurs; et ces Dames en attendaient d'autres au premier jour. Tout semble annoncer que cet établissement naissant rencontrera tout l'encouragement qu'il mérite.

La nouvelle, évidemment prématurée, du choix de la ville de Montréal pour le siège du gouvernement, est démentie avec grand empressement par les journaux anglais de la province.

Il paraît que les Etats-Unis sont disposés à trancher par le fait d'une prise de possession la question de l'Oregon avant de la discuter en droit. C'est une manière comme une autre de faire de la politique, et si elle n'est pas la plus légitime, elle est évidemment la plus courte. Nous avons plus d'un exemple de ce mode de conduite internationale dans l'histoire contemporaine, et nous ne savons trop qui pourrait s'en plaindre en invoquant à l'appui un passé sans tache.

Le mouvement de Barcelone, qui eut tant de retentissement en Europe, fut, comme nous l'avons dit, républicain au fond. Cependant il importe de signaler une de ses nuances bien tranchée et bien significative: c'est la haine de l'influence étrangère, de l'Angleterre; et c'est peut-être en ce point qu'il acquit en Espagne le plus de sympathie et de popularité. Ce sentiment, pour l'honneur du peuple espagnol, semble aller de pair avec l'exécration que s'est acquise le tyran Espartero. En effet les Espagnols ont sous les yeux l'exemple du Portugal dominé par sa redoutable alliée; et si leurs propres tyrans ont pu accomplir chez eux tant d'iniquités, ils le doivent aux secours de l'or et des soldats étrangers.

Le roi de Naples semble se préparer de graves embarras par son refus obstiné à pardonner à son frère sa mésalliance et à le réintégrer dans ses droits de prince royal. L'Angleterre trouve ici son profit, et cherche depuis longtemps à pousser le Prince de Capoue à un acte désespéré. Le secours de la puissance britannique lui est depuis longtemps assuré, au cas qu'il veuille conquérir par la force ses droits méconnus. Comme de raison, l'Angleterre aurait sa part dans cette conquête facile. Le roi des deux Siciles se repose sur le caractère pacifique et généreux de son jeune frère: et c'est là en effet sa seule garantie contre les dangers dont il est menacé; mais tiendra-t-elle longtemps contre les séductions et les intrigues du cabinet de St. James?

La question du droit de visite, entre la France et l'Angleterre, est terminée autant que possible quant à présent. Les traités ne sont pas tous explicitement abrogés, mais ils paraissent complètement neutralisés. M. Guizot a cru devoir accorder au cabinet anglais, qui le demandait comme une grâce, de ne pas lui arracher publiquement ce dernier retranchement contre les attaques de l'opposition. Que de nouvelles insultes soient faites au pavillon français, sous ombre de cet absurde droit de visite, elles seront le signal de la rescission de tous les traités qui le protègent, et le dernier terme des ménagemens.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Nous avons reçu de Kamouraska le rapport qui suit, en date du 30 décembre :

A une assemblée des Dames de Kamouraska, tenue au Presbytère le 27 décembre, aux fins d'aviser aux moyens d'établir une société d'éducation pour les jeunes Demoiselles, il a été procédé à l'élection des officières comme suit, savoir :

Madame Taché, Présidente
 " Dionne, Vice-Présidente
 Mademoiselle E. Casault, Trésorière ;
 " Artémise Taché, Secrétaire.

COMITÉ :

Mesdames P. Dumais, P. O. E. Dupuy, T. Chouinard et C. Le Bel ;
 Mesdemoiselles F. Casault, C. Dupuy, A. Taché, C. Dionne, E. Taché et Cl. Dionne.

Ces Dames, après avoir contribué généreusement à la bonne œuvre qu'elles avaient commencée, ont poussé le zèle jusqu'à passer par les maisons pour recevoir elles-mêmes les contributions des amis de l'éducation. Nous avons appris avec plaisir que la collecte a été, sinon abondante, du moins suffisante pour permettre aux Dames de la société d'espérer que leur trouble ne sera pas perdu et que bientôt elles pourront établir une école où l'on enseignera tout ce qui s'enseigne dans les meilleures écoles du pays. Louons donc le zèle des Dames de Kamouraska et espérons que ce bon exemple sera suivi par toutes les Paroisses qui manquent d'écoles. *Canadien.*

ITALIE.

—Le P. Jean-Baptiste de Moneglia, secrétaire de la Terre-Sainte, partait de Civita-Vecchia pour la France, à bord du paquebot, lorsqu'il fut aperçu par Mgr. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, qui retournait alors de Rome à Paris. Le prélat demanda au religieux quels étaient le but et le motif de son voyage. L'ayant appris, il lui dit : " Vous êtes le secrétaire de la Terre-Sainte ? J'ai visité Jérusalem : vos religieux m'y ont traité avec une bienveillance que je ne puis oublier ; ils m'ont donné la croix du Saint-Spylcre, que je me fais un honneur de porter. Je me charge de tout ce qui peut vous concerner, vous et votre compagnon, pour le voyage de Paris. Voilà une lettre pour M. le supérieur des Missions. Je paierai tous les frais de votre séjour à Paris, et restez y autant de temps que l'exigeront vos importantes affaires." Il en a été ainsi. Le P. Jean-Baptiste est descendu au séminaire des Missions-Etrangères, dont les dignes prêtres ont pu, pendant un séjour de plusieurs mois, apprécier sa piété, ses vertus, sa conversation à la fois spirituelle et grave. Ce religieux est d'un esprit sage et cultivé, d'un caractère ferme. Il paraît avoir réussi dans sa mission, qui, était d'obtenir des assurances de protection et de secours pour les catholiques de Jérusalem. Il espère que les Franciscains conserveront leurs écoles, et que les schismatiques, sous prétexte de réparer quelques ruines du saint tombeau, ne s'attribueront plus la propriété des sanctuaires qui ont appartenu de tout temps aux catholiques. Le Père Jean-Baptiste a quitté récemment Paris pour retourner en Palestine, en passant par Rome et Constantinople.

FRANCE.

—Mgr. de Mazenod a récemment ordonné prêtre, dans la chapelle du palais épiscopal, M. l'abbé de Blacas, celui des fils du feu duc de Blacas dont Pie VII a été le parrain, et auquel ce pontife a donné son nom. Le filleul de Pie VII n'a pas démenti devant Dieu ce noble et saint patronage.

—Birié, né à Metz et élevé dans la religion judaïque, est attaché, depuis longues années, à l'hôpital maritime de Cherbourg. Instruit des élémens et des devoirs de la religion catholique par M. Rauline, aumônier de la marine, ce vieillard a sollicité le baptême, qu'il y a reçu le 9 novembre. M. Lauvergne, médecin en chef de la marine, et madame Parseval-Deschênes, femme du préfet maritime, lui ont servi de parrain et de marraine. Birié a été admis ensuite à la table sainte. Cette pieuse cérémonie a eu lieu dans la chapelle de l'hôpital maritime.

—M. de Magallon, supérieur des Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu est arrivé à Lyon le 15 novembre, revenant d'Afrique, où le ministre de la guerre lui a confié le soin d'un hôpital militaire à La Calle. Il était parti, en même temps que les évêques, avec plusieurs Frères de son institut.

Treize Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy, ont également fait le voyage d'Afrique, où elles sont distribuées dans divers établissemens.

IRLANDE

—Le *Limerick-Chronicle* annonce qu'on se propose d'ériger dans ce pays un monument national en commémoration de la grande révolution mo-

rale opérée par les travaux du P. Mathieu, l'apôtre de la tempérance. Le duc de Leicester, les lords Anglesey, Cuninghame, Gosford, Stuart de Decies, Talbot, de Malahide, etc., ont signé une demande à cette fin.

—On doit prochainement élever à Dalkey, près de Dublin, un beau couvent, dont la construction n'est pas évaluée à moins de 500,000 fr. Cette somme, si considérable, est donnée par mademoiselle O'Brien, qui habite aujourd'hui le couvent de Rathfarnham.

INDES.

—Un journal catholique du Bengale cite un trait de remarquable libéralité. Le commandant d'un régiment, au moment de quitter Chinsura pour se rendre dans les provinces du Nord, a fait remettre à M. Bac-Khans, prêtre catholique de cette localité, 122 roupies, destinées à l'achat des livres religieux pour l'usage des soldats catholiques de son régiment. Ce commandant, qui se nomme Wlodhouse, est membre de l'Eglise anglicane.

—Les couvens catholiques se propagent dans les Indes. A ceux qui existent déjà à Calcutta, nous avons à ajouter celui qu'on vient d'établir à Chandernagor. Le colonel Eilose a donné un sac de roupies (250,000fr.) pour le couvent qui doit être établi à Agra. Suivant le *Bengale Hurkuru*, du 11 août, six religieuses, destinées à ce nouvel établissement, étaient arrivées au cap de Bonne-Espérance.

RUSSE.

—Nous avons montré sous quelle oppression gémit l'Eglise catholique en Russie : une lettre, publiée par l'*Union*, fait voir dans quel déplorable état se trouve l'Eglise gréco-russe elle-même. Séparée du tronc qui donne la vie, elle est tombée, comme toute société non catholique, sous le pouvoir du prince temporel : l'empereur en est le maître absolu, et son vicaire est le comte Protasow, jeune colonel d'un régiment de hussards, et procureur-général d'un synode qui ose s'intituler *très-saint*.

".....L'anarchie la plus complète règne dans l'Eglise de ce pays, la discord est dans le synode russe : de trois métropolitains qui y siègent habituellement, il n'en reste plus qu'un, le vieux Séraphime de Pétersbourg, qui a 90 ans, dont la tête n'a jamais été forte, et qui, à présent, n'en a plus du tout. Les deux Philarètes, celui de Moscou et celui de Kiow, sont quasi-exilés dans leurs diocèses et brouillés avec le comte Protasow, au point que celui de Moscou, a prononcé dans sa cathédrale, le jour anniversaire du couronnement de l'empereur (lequel jour, chez les Russes, passe pour une fête d'Eglise), un sermon fort extraordinaire imprimé dans les journaux, et dans lequel, après bien des précautions oratoires, il finit par s'élever avec force contre les ouvriers que le Seigneur n'a pas appelés dans sa vigne, et où il déclare que la mission d'enseigner, en matière religieuse, n'appartient qu'aux apôtres et à leurs successeurs, à l'exclusion de tous autres. Et, dans le même sermon, il abuse de la valeur des mots pour faire passer le *sacre* de l'empereur pour un *sacrement*. Quelle monstruosité dans la bouche d'un évêque ! Mais, hélas ! cela ne scandalise pas les Russes, pas même les hommes qui gémissent le plus de l'abaissement du clergé. Plaignons cette pauvre nation.

"L'occasion de cette grande brouille a été un prêtre qui faisoit à Saint-Pétersbourg un cours de théologie, et dont la doctrine est entachée de protestantisme. Le synode ne s'est pas réuni pour le juger ; mais, on a demandé l'avis de ses membres séparément. Philarète, de Moscou, vouloit qu'on fit au prêtre une réprimande, en évitant tout éclat. Séraphime, au contraire poussé par je ne sais qui, signa un avis où il demandait la plus grande solennité dans la condamnation du prêtre et du cahier lithographié où celui-ci avait développé sa doctrine. Mais, en même temps, il se laissa aller à de grandes phrases sur la splendeur de l'Eglise russe, et dit en toutes lettres qu'elle ne s'appuie que sur le procureur-général du synode, comte Protasow, et qu'elle ne subsiste que par lui. Cela n'est que trop vrai ; mais, ce qui est incompréhensible, c'est qu'on ose l'avouer. Il n'en fallut pas moins pour déterminer les deux Philarètes à manifester leur mécontentement. Cependant, ces avis furent portés et soumis à la décision de l'empereur, parce que, de même qu'au comte de l'empire, ce n'est pas l'opinion de la majorité qui l'emporte et devient décret du synode, mais celle qui a mérité l'approbation du czar, soit-elle celle d'un seul membre. L'empereur approuva l'opinion de Séraphime sans examen, et il se trouva, dès-lors, solennellement constaté par toutes les autorités compétentes dans l'Eglise russe, que *c'est uniquement par le comte Protasow, colonel de hussards et aide-de-camp de l'empereur, qu'elle subsiste et se scultient*.

"Il y a encore autre chose : M. Mouraviev n'a pas travaillé seul à son fameux livre sur le Saint-Siège ; Philarète de Moscou a été son collaborateur et a revu son travail. J'en ai là une traduction manuscrite. C'est pitoyable, et bien plutôt fait pour servir contre les schismatiques que contre nous. M. Mouraviev est brouillé avec le comte Protasow ; il a quitté le synode. Quoique ses ouvrages soient au-dessous du médiocre, le peuple russe, auquel on ne rompt pas le pain de la parole, en est tellement affamé, que ces publications s'écoulent dans le public avec rapidité. Que d'admirables choses on ferait ici, car il y a dans cette nation un besoin réel de croire ! La conversion de M. Ratisbonne et le manuel du vénérable M. Desgenettes font à Saint-Pétersbourg une profonde impression. Il y a une bénédiction attachée à ces pages. Qu'il redouble de ferveur au pied des autels ! Peut-être ses prières et celles de sa pieuse association réuniront-elles à sauver quelques âmes ! Qu'il prie pour les Russes ; nous joindrons nos prières aux siennes : tous les hommes ne sont-ils pas nos frères ?

—La persécution de l'Eglise catholique en Pologne augmente de jour en jour. Il a été expressément défendu de faire aucune espèce de réparation

aux églises du culte catholique, sans une autorisation spéciale du gouvernement, autorisation que l'on n'accorde qu'avec une grande difficulté. C'est ce qui avait lieu autrefois en Turquie, dans les moments du plus fervent islamisme. Les humiliations, les insultes les plus graves ne sont pas épargnées aux catholiques par les hommes même du gouvernement. Voilà comment on veut les amener au schisme : aussi, tout homme qui renie le catholicisme est-il à l'instant même comblé de faveurs et d'honneurs. Mais le gouvernement ne se borne pas à persécuter personnellement les catholiques : il a de plus engagé le gouvernement turc à publier contre eux des firmans. Les chrétiens de l'Eglise schismatique sont autorisés à fermer immédiatement les églises et les écoles catholiques dans les communes où ceux-ci feraient des tentatives pour avoir des prosélytes : on voit que l'Eglise gréco-russe suit partout le même système. Par un autre firman, les Grecs non-unis sont chargés de toutes les réparations à faire au tombeau de Jésus-Christ et à l'église de Bethléem : ainsi les catholiques sont exclus de ces églises.

Du reste, la Russie attaque simultanément l'Eglise catholique et l'Eglise protestante : car, dans les provinces de la Baltique, où la confession protestante domine, d'après le traité de Nystaed, du 10 septembre 1721, tandis que l'Eglise grecque n'est qu'une fraction minime, les enfans des protestans ne sont pas moins élevés dans la religion grecque.

SARDAIGNE.

Voici une lettre de Mme la comtesse de Maistre, telle que la publie le *Républicain* de Lyon :

"Du 8 Oct. 1842.

"Vous avez pris trop de part à nos douleurs, ma bonne tante, pour n'être pas des premières à vous réjouir avec nous. Céline est guérie, guérie miraculeusement, guérie parfaitement, guérie comme si jamais elle n'avait eu mal à la jambe. Ah ! que Dieu est bon ! qu'il est ineffable dans ses miséricordes ! Pourrons-nous jamais assez le remercier, jamais assez l'aimer ! Ma bonne tante, hier encore nous avons passé une matinée affreuse, car les douleurs de Céline ne faisaient qu'empirer ; elle jetait des cris si déchirants que nous étions bouleversés à chaque instant. La maison était une maison de larmes ; avant-hier, 6 octobre, je vis que les inquiétudes du médecin allaient toujours croissant, il demanda une nouvelle consultation, m'avoua qu'il croyait que la suppuration s'était formée dans l'articulation, et pleurant de ne pouvoir soulager cette pauvre petite, il dit le soir même chez une nouvelle, mais bien précieuse amie, Mlle de Komar, que l'état de Céline était désespéré, que l'enflure s'était manifestée au genou, et qu'il ne voyait qu'une double amputation de la jambe et de la cuisse, attachées l'une à l'autre, qu'elle ne pouvait supporter, ou bien une fièvre lente qui terminerait sa douloureuse existence. Voyez, cher tante, de quel malheur Dieu nous a délivrés ! Hier, cette angélique Mlle de Komar vint comme à l'ordinaire voir Céline pour chercher à la distraire ; nous lui demandâmes combien la crise du matin avait été horrible. Après avoir causé longuement, elle me demanda si elle ne me dérangeait point en faisant quelques prières avec Céline ; j'étais dans mon lit, non loin de celui de ma fille, je lui dis que j'allais m'y unir, ainsi que Marie, qui était aussi dans ma chambre.

"Nous commençâmes des prières au précieux sang de N.-S.-J.-C. pour obtenir la protection d'un saint prêtre mort à Rome, il y a trois ans, en odeur de sainteté, fondateur d'une congrégation de missionnaires, sous le nom de Congrégation des Missionnaires du précieux sang. Mlle de Komar plaça sur le genou de Céline l'image de ce vénérable ecclésiastique, de Gaspard Bufalo, et lorsque nous eûmes passé quelques moments en prières, Mlle de Komar dit à Céline : "Allons, essayez d'allonger votre jambe." Et voilà que cette jambe, repliée, il y a aujourd'hui quatre mois, s'étend sans aucune difficulté. Ma fille saute à bas de son lit, en disant : "Je suis guérie." Je m'élançai du lit, ne pouvant croire ce que j'entendais avant d'avoir vu ses deux pieds nus toucher terre, et je ne suis même si je le croyais en le voyant. Mlle de Komar et Marie étaient tombées à genoux ; Rodolphe, Adèle, Bénédicte arrivent, nous nous prosternons tous pour dire le *Te Deum*, le *Magnificat*.

"Le miracle s'est opéré hier, 7 octobre, à trois heures et demie. Bientôt ma chambre se remplit. Nos lits sont transformés en sofas ; on pleure, on s'embrasse, on prie ; Céline peut avec peine avoir un moment pour aller s'habiller dans la chambre voisine, car elle avait passé plus d'une heure avec un manteau jeté sur sa chemise. Notre nuit a été bien agitée, mais c'était une émotion bien douce, causée par la joie et la reconnaissance. Ce matin, à six heures, ma fille était venue m'embrasser avant d'aller à l'église, où elle a communiqué avec toute la famille et ben nombre d'amies." AZÉL.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Le *Times* d'hier est sorti avec une convocation, signée d'au moins 800 noms, d'une assemblée publique fixée à jeudi, au Marché Ste.-Anne pour exprimer la confiance publique dans l'administration de sir Charles Bagot, et pour exprimer au Gouverneur la profonde sensation que sa maladie a causée dans le peuple. Cette convocation porte un grand nombre de noms Irlandais et Anglais en outre de la Majorité Canadienne qui y figure. Nous ne doutons point que cette convocation n'entraîne après elle des milliers de citoyens qui s'estimeront heureux de trouver une occasion aussi solennelle de rendre un témoignage aussi sincère et aussi authentique à l'administration et à la personne de sir Charles Bagot, car si le sentiment populaire eut pu se réaliser du premier jour, il y a déjà plusieurs semaines que l'assemblée d'aujourd'hui aurait eu lieu, tant il tarde aux Citoyens de Montréal de donner cette marque de leur respect et de leur gratitude au chef de l'Exécutif.

Aurore.

LE JOURNAL DE QUÉBEC.—Cette feuille paraît cruellement mortifiée de ce que les *Mélanges Religieux* nous font l'honneur de citer quelquefois nos opinions et leur en fait un reproche bien fade. En pénitence de ce péché, les *Mélanges* devraient être condamnés à copier pendant un semaine, (car il ne faut pas être trop sévère non plus) le chapitre éditorial du *Journal de Québec* ; ils apprendraient à être prudents à leurs dépens, et à ne pas approuver ainsi nos articles contre les loges orangistes que le *Journal de Québec* a cependant la complaisance de désapprouver ! Les *Mélanges* doivent se sentir si heureux encore de recevoir ainsi la correction fraternelle du premier journaliste connu de l'époque !

Idem.

INTEMPÉRANCE.—Jeudi soir, des gens recueillirent dans les coulisses du théâtre un petit malheureux de onze ou douze ans tout au plus qui était tellement ivre qu'à la première vue nous le crûmes mort ! On l'avait ramassé dans la rue une minute auparavant ; une voiture de charretier lui était passée sur le corps ; mais il était dans un tel état qu'il était impossible d'en tirer une seule parole. Vêtu pauvrement et portant déjà un caractère de flétrissure dans la physionomie, ce petit misérable est sans doute le fils de quelque ivrogne qui profite déjà de l'exemple de son père. N'y a-t-il pas de quoi faire trembler et gémir que de voir une victime aussi précoce de cette brutale passion dans un enfant de onze ou douze ans. Parens, y réfléchissez vous ? Songez-vous à votre responsabilité devant Dieu et les hommes ? Honorez à vous qui préparez ainsi un déshonneur pour votre vieillesse et un scélérat pour la société !

Idem.

UN FAIT EFFRAYANT.—On compte dans une paroisse du pays plus d'adultes au dessous de 40 ans morts des suites de l'ivrognerie que de toute autre maladie ; c'est-à-dire que ce sont autant de gens qui ont volé à leur famille et à leur pays la moitié d'une vie que Dieu et la Société leur commandaient de faire tourner au profit de cette famille et de ce pays ! Assurément les Sociétés de tempérance ont déjà produit un grand bien, mais malgré cela le vice qu'elles combattent cause encore infiniment de ravage dans le monde. Nous ne pouvons nous taire sur ce chapitre, car si nous pouvions déraciner ce vice infâme d'au milieu de nous et l'extirper de la société, nous croirions avoir rendu le plus signalé des services à l'humanité.

Idem.

Les torys sont en fureur contre le Procureur Général Lafontaine et le Greffier de la Paix Delisle qui doivent bien s'en rire cependant. Il paraît qu'il leur surgit des remords (et nous avons la simplicité de croire qu'ils en étaient incapables) à cause de la démarche des officiers de l'administration qui ont donné l'ordre de faire transporter à Kingston une partie des archives criminelles. Il n'y a que l'ignorance qui peut jeter les hauts cris en pareil cas, car le Procureur Général dont le devoir est de s'enquérir de l'état dans lequel le tory C. R. Ogden a laissé les affaires criminelles (lui qui s'absentait à volonté) et dont le bureau se trouve aujourd'hui transféré à Kingston par l'ordre du gouvernement, ne fait que montrer un zèle louable et son activité à s'acquitter de ses fonctions, en se mettant à portée de consulter ce que son prédécesseur lui a laissé. M. Delisle est plus que justifiable, il est louable d'avoir obéi à un ordre comme celui-là, parcequ'il n'a pas outrepassé ses pouvoirs. Ce ne sont pas les documens dont M. Delisle doit demeurer dépositaire absolu qu'il a envoyés à Kingston, ce sont purement les papiers plus immédiatement la propriété du Procureur Général-ès-qualité. Mais nous sentons bien que les torys ne doivent pas être tranquilles depuis cette *exhumation*, car il se révélera peut-être des mystères fort peu édifiants. Du moins il est permis de le croire quand on repasse dans sa pensée les affreuses choses qui se sont passées dans le pays, depuis 1837 surtout.

Idem.

NOMINATIONS.—Sa Majesté a sanctionné les nominations de L. H. Lafontaine, Ecr., comme Procureur Général, de T. C. Aylwin, Ecr., Solliciteur Général pour le Canada Est ; de Robt. Baldwin, Ecr., Procureur Général et de J. E. Small, Ecr., Solliciteur Général, pour le Canada Ouest. Ces quatre nominations ont été publiées dans la *Gaz. de Londres*.

Idem.

Extraits du Courrier des Etats-Unis.

LE SCHISME DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—Nous avons cru devoir faire à la lettre, que nous publions ci-dessous, quelques coupures que son auteur nous pardonnera. Si l'esprit général de cette lettre démontre évidemment qu'elle émane d'un honnête homme, ami de son pays, il y avait, il y a peut-être encore trop de sévérité dans le jugement qu'il porte sur certains abus et, en particulier, sur le caractère de la presse louisianaise vis à vis de laquelle nous regretterions vivement de nous rendre coupable de lèze-fraternité. Nous avons montré que nous savions dire la vérité, quand nous croyons utile de la dire ; mais il y a un milieu dans tout, *est modus in rebus*, et l'exagération ne doit pas moins être évitée que la pusillanimité.

A. M. F. GAILLARDET, Éditeur du *Courrier des Etats-Unis*.

Nouvelle-Orléans, 16 décembre 1842.

Monsieur,

Permettez-moi de dire tout haut les sentimens d'universelle sympathie qui ont accueilli, dans l'intimité de nos familles, vos dernières réflexions sur nos affaires religieuses.

Votre langage, plein de modération et d'indépendance, n'a étonné personne, mais il a dû surprendre certains hommes peu habitués à l'honnête censure de la vérité.

Les hommes qui sont à la tête du journalisme chez nous ont leur intelligence, vous avez la vôtre, monsieur. Ils croient servir leurs intérêts en s'enfonçant dans un mutisme absolu—qu'ils poursuivent leur besogne ! Vous procédez tout autrement—puisse votre exemple leur faire voir le néant auquel ils marchent ! Avec des paroles de raison et de sollicitude, on se fait toujours des amis, et on pave le chemin aux adversaires de bonne volonté.

Le schisme déplorable qui afflige notre société depuis trois mois a déjà engendré toutes ses inévitables conséquences. Des faits controuvés pour le passé, des discussions orageuses pour tous les jours, pour l'avenir des menaces exorbitantes. Vous-mêmes, monsieur, vous n'avez pas été à l'abri de l'illusion de la distance. Le vers du fabuliste vient se placer de lui-même sous ma plume :

"De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !"

Les chimères prennent la réalité des choses : à voir ces fantômes dans le lointain on dirait des hommes. Ne croyez pas que, d'un côté, il y a toute la population louisianaise, de l'autre le clergé dans l'isolement. Le clergé compte, dans son camp, de hautes positions sociales, des noms honorables, une foule de jeunes gens distingués qui ont bien le courage de leur opinion, mais qui mettent la raison et la dignité au-dessus de la passion. On a monté la tête à la plus grande partie de notre jeunesse par de grands mots : c'est la raison de ceux qui n'en ont pas. Ces jeunes gens se sont pris d'un soudain enthousiasme pour la sainte cause de la liberté, incarnée dans la personne des marguilliers, et, dans les fumées de ce feu de paille, ils ont jeté leurs cris d'anathème. Ils ont d'abord brisé les vitres, plus tard ils le regretteront. C'est là l'idée que je me fais de la morale des peuples. Les esprits sans conviction n'ont point de persévérance. Ils se passionnent, ils s'enthousiasment, mais ils redevennent sobres. Le calme reviendra.

Ce sont ces clameurs qui vous ont abusé, je le vois. Vous avez pris ces voix tumultueuses pour les protestations de tout un peuple s'insurgeant contre le joug ecclésiastique. On s'y tromperait à moins.

Deux faits dominant tous ces événements : la fermeture de notre vieille cathédrale et l'établissement d'un journal catholique. Cette feuille est rédigée avec talent, et surtout avec indépendance. Née au milieu des orages, elle a pris des allures militantes peu en harmonie avec cet esprit de paix et de conciliation qui va si bien à sa mission.

Une fois la tempête passée, elle laissera là, je l'espère, son bagage de polémique acerbe, sa manière satyrique et mordante. Ce n'est point par le sarcasme qu'on porte la conviction. Maintenant, pour se défendre, on la force d'attaquer : rien de plus légitime. Mais cette lutte ne peut durer. L'embrâsement gagnera de tous les côtés qui se feront. Après avoir posé le véritable état de la question, la feuille catholique doit elle-même sonner la retraite. Qu'elle vogue paisiblement, les vœux de tous ceux qui aiment la Louisiane lui sont acquis.

L'émeute qui a saccagé l'imprimerie du *Bon Sens* n'a aucun trait à l'affaire des marguilliers. C'est tout bonnement, ou tout méchamment une chanson obscène publiée contre quelque candidat à une place de Recorder, qui a provoqué ce scandale public. Nous avons souvent à gémir sur de pareilles misères, et ces atteintes, portées à l'ordre social, doivent enfin cesser parmi nous. Elles sont vivement et douloureusement ressenties de tout le monde.

Sans la coupable initiative du libelliste, l'émeute n'eût pas eu lieu, sans doute ; c'est là la source mais sine d'où est venu le scandale. Mais les bons citoyens se sont émus de l'abaissement où sont tombées nos lois, et la justice informe contre les émeutiers. Le grand jury vient d'adresser au juge de la Cour Criminelle un rapport qui a fait quelque sensation, dans lequel il invite l'avocat-général à poursuivre immédiatement le duel. Que le ciel nous envoie enfin des hommes, car ce ne sont pas les institutions qui nous manquent.

J'ai pour mon pays un enthousiasme profond. Je vais dire, dans une autre lettre, ma pensée sur ce point. Il y a aussi le côté moral et social qu'il importe de fixer sérieusement. Faible de nombre, presque sans capitaux, qu'il fait notre population ? S'il faut que nous devenions un jour un peuple de commis ou d'oisifs, que nos destinées s'accomplissent ! Le plus grand de nos malheurs, ce n'est pas cela, c'est l'absence d'une opinion publique. L'opinion publique est nécessaire dans les sociétés modernes ; elle donne la mesure de l'intelligence et de la moralité des peuples. Les chefs de la société ont souvent besoin de la manifestation de cette opinion publique, pour se guider ou s'y appuyer. Ici, rien. L'opinion publique est le privilège de quelques hommes qui donnent le mot d'ordre à leurs satellites. Ce qu'ils ont décidé devient la volonté générale, du moins on le dit.

Ne croyez pas que par ces réflexions je veuille m'associer à ces voix malveillantes qui ont tant inventé au détriment de ce pays. La vérité, en fin de compte, ne doit pas rester au fond d'un puits. L'histoire contemporaine doit tout dire avec sincérité ; et si le mal l'emporte, qu'il en ressorte, au moins, un enseignement pour la génération qui va bientôt prendre notre place.

UN ORLÉANAIS

— Nous voyons avec plaisir que des hommes honorables, des pères de famille de la Nouvelle-Orléans, ont convoqué une assemblée publique, dans le but de prévenir les conséquences fâcheuses qu'aurait la prolongation de la fermeture de la cathédrale, par suite de la retraite du clergé catholique. Cette réunion aura lieu immédiatement après le retour de l'évêque qui était absent. On se propose d'envoyer auprès du prélat une députation chargée de lui faire connaître les résolutions qui auront été prises. C'est là une louable initiative. Mais il faut, pour qu'elle soit efficace, que les concessions des deux partis dissidents soient réciproques. Si l'on se bornait à demander au clergé un retour, sans garantie contre le renouvellement des tracasseries dont il se croit victime, l'appel conciliatoire qu'on veut lui adresser serait malheureux, en ce sens qu'il serait évidemment rejeté et qu'il attiserait le feu des passions qu'il aurait paru vouloir éteindre.

— Une personne bien informée, dit l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans, nous a assuré hier soir que l'Eglise Cathédrale de St-Louis allait être ouverte de nouveau aux fidèles, et qu'un prêtre, agréé par l'évêque et les Marguilliers, devait y officier aujourd'hui, 14 décembre.

Nous désirons vivement que cette nouvelle, donnée par l'*Abeille*, se confirme.

EGLISE ST-VINCENT-DE-PAUL.—Une indisposition nous a empêché d'assister au début du prédicateur français, chargé du service religieux de l'Eglise de Canal-Street. Mais nos compatriotes de New-York s'accordent à dire que ce début a été des plus satisfaisants. Nous en parlerons sciemment, nous l'espérons, dans notre numéro de mardi prochain.

— Le 30 décembre, il a été présenté à la considération du sénat américain un projet de loi ayant pour but de décréter l'occupation et la colonisation du territoire d'Oregon par les Etats-Unis. Le bill pose en principe que "les titres des Etats-Unis sur le territoire d'Oregon sont certains et ne sont point abandonnés." Il ordonne, ensuite 1^o. qu'une ligne de postes militaires, sera établie depuis certains points déterminés des rivières Missouri et Arkansas, jusqu'aux meilleures passes d'entrée de la vallée d'Oregon et jusqu'à l'embouchure de la rivière Columbia ou ses environs ; 2^o. qu'une section de terre sera accordée à chaque colon ; 3^o. que deux agents nouveaux seront nommés pour défendre les intérêts des Etats-Unis vis à vis des tribus indiennes de l'Ouest. 4^o. que la juridiction civile et criminelle de la cour suprême et des cours de district du territoire de l'Iowa sera étendue jusqu'aux limites de l'Oregon, avec appointment de juges et organisation de tribunaux ; 5^o. qu'une somme suffisante sera consacrée à l'exécution de ce décret.

Comme on le voit, c'est une prise de possession complète que demande le bill. Il trancherait avec le glaive du fait le nœud si compliqué du droit. Le sénat des Etats-Unis sanctionnera-t-il ce hardi procédé renouvelé d'Alexandre ? Cela est douteux. Déjà le parti de la paix s'est effrayé de la témérité du bill et de l'audace de son préambule, qui, dans ses deux lignes, est gros de guerre. Les *firemen* du sénat ont donc immédiatement dirigé les pompes de leurs amendemens réfrigérans sur ce foyer naissant d'incendie ; on a demandé la radiation du dit préambule et de quelques autres membres de phrase déplaisans par leur virilité. Cette castration sera-t-elle opérée ? Le parti des eunuques l'emportera-t-il ? Nous le craignons. Nous devons dire, cependant, que si l'on en croit certains symptômes, on est décidé à faire quelque chose et à sortir de l'indécision dans laquelle cette question a été laissée depuis si longtems. Le pas immense que l'ambition anglaise vient de faire en Chine a démontré aux Américains, ces Anglois du nouveau monde, la nécessité pressante pour eux de prendre leurs précautions contre leurs frères et rivaux de l'ancien. Ce sentiment public pourra donner une impulsion assez puissante au bill qui propose l'occupation de l'Oregon, pour que ce bill soit adopté, sinon dans sa teneur actuelle, au moins dans un langage qui pose avec netteté les prétentions américaines.

D'ailleurs la démonstration qui, sous ce rapport, a été faite dans le sénat, vient d'être suivie d'une démonstration plus significative encore de la part du gouvernement américain. Obéissant aux mêmes instincts, aux mêmes devoirs nationaux, le président a adressé, le 31 décembre, à la chambre des représentans, un message spécial dans lequel, faisant allusion à l'extension que la puissance anglaise vient de prendre en Chine, et craignant évidemment que cette puissance ne convoite les Iles Sandwich, le président déclare que le gouvernement américain ne songe à revendiquer aucun contrôle prépondérant sur les îles en question, malgré leur voisinage de ses côtes et les grands rapports commerciaux qui existent entre les deux pays, mais qu'il est décidé à garantir leur indépendance, si quelque gouvernement étranger songeait à y porter atteinte. En conséquence, M. Tyler a marqué au congrès une allocution pour envoyer dans ces îles un consul qui puisse veiller aux intérêts du commerce et de la marine américaine, dont les bâtimens forment les cinq sixièmes de ceux qui trafiquent avec ces parages.

L'intérêt et le droit que les Etats-Unis ont de prendre cette mesure conservatrice sont de toute évidence. Il est important pour eux, pour l'avenir qui leur est ouvert dans l'Ouest, leur terre promise, il est important d'empêcher à l'Angleterre de prendre une position dans l'Créan Pacifique et d'échelonner, pour ainsi dire, sa puissance depuis Hong-Kong, son nouveau Gibraltar, jusqu'à la rivière Columbia. La pensée prévoyante cachée, à cet égard, dans le document de M. Tyler, a été dégagée de ses voiles diplomatiques et mise au jour par M. Cushing, que nous avons appelé son premier ministre dans le Congrès, et qui l'est, en effet, par l'importance presque officielle qui s'attache à ses paroles.

Curieuse progression de la population de New-York et des Etats-Unis. — A tout seigneur tout honneur, dit un vieux proverbe. Nous allons donc placer en tête de ce bulletin le nom de New-York, ce Londres, ce Paris du nouveau monde. On vient de publier le tableau de la progression, suivie par sa population. Cette progression est proportionnellement plus grande que celle de l'Union américaine prise en masse ; elle est peut-être sans égale au monde. Voici le tableau comparé de la marche ascendante suivie par la république modèle, d'une part, et, de l'autre, par la cité reine.

NEW-YORK.		ÉTATS-UNIS.	
En 1800.	60,489	En 1800.	5,305,925
" 1810.	96,373	" 1810.	7,239,814
" 1820.	123,706	" 1820.	9,638,131
" 1830.	203,007	" 1830.	12,866,920
" 1840.	312,710	" 1840.	17,062,566

La moyenne de l'augmentation de la cité est de plus de 51 pour cent par chaque période de dix années, depuis 1800, et celle du pays, pris dans son ensemble, un peu au-dessous de 34 pour cent. Depuis 1820, la proportion, pour une égale période de tems, a été de 62 pour cent quant à la ville, et de 33 seulement quant à la république.

Si cet accroissement continuait sur le pied de 51 pour cent par chaque pé-

mode de dix années, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, la population de New-York serait :

En 1850.	472,192	En 1880.	1,625,730
“ 1860.	713,004	“ 1840.	2,451,852
“ 1870.	1,076,643	“ 1900.	3,706,826

Si les Etats-Unis s'accroissent, de leur côté, dans la proportion qu'ils ont suivie depuis 1800, ils atteindraient une population d'au moins 52 millions en 1880, et de 92 millions en 1900.

Londres, Paris, l'Angleterre et la France ne seraient que des villages et des déserts à côté de New-York et des Etats-Unis. Vieux monde, humiliez-vous ! le nouveau monde vous traite déjà de *perruque* en perspective, et comme vous l'avez dit à Racine, il vous sera dit un jour, aussi à vous, que vous êtes *enfoncez*.

Ces prédictions sont bien quelque peu romantiques ou romanesques, si vous voulez ; mais tout en rabattant ce qu'il faut en rabattre pour rentrer dans le vrai, il n'en est pas moins certain que l'Amérique marche à pas de géant vers de gigantesques destinées, et que le nouveau monde pourra, sans se gêner, un jour, offrir un lit à l'ancien. Nous ne sommes encore, nous autres, que l'avant-garde chargée de préparer les logements.

Puisque nous sommes en train de dresser des statistiques, nous allons en donner une qui n'est pas moins intéressante ; c'est celle des progrès remarquables que le catholicisme a faits sur la surface de l'Union Américaine, jadis presque exclusivement protestante. Le nombre des catholiques était estimé à 1,300,000 dans l'Almanach de 1842 ; on l'estime aujourd'hui à un million et demi. Le nombre des églises et chapelles consacrées à ce culte s'élève à 574, plus 82 en construction ; total : 656. Le nombre des prêtres desservants est de 572. Pendant l'année qui vient de s'écouler, l'augmentation dans le nombre des prêtres, déduction faite des décédés remplacés, a été de 19, et celle des églises a été de 34, dont 14 dans le diocèse seul de New-York. Nous comprenons dans ce nombre l'église qui vient d'être élevée dans New-York même, par la population catholique française. Ce sont là des résultats qui sont gros d'avenir pour les mœurs sociales et politiques de ce pays

LES HISTOIRES DE THÉODORE.

A M. Prosper de D. . . . à Nancy.

« Comment dire toutes les héroïques vertus qui fleurissaient dans ce cher village ! Vers le même temps j'y connaissais un jeune garçon, un paysan encore, il n'avait pas quinze ans, qui depuis plusieurs années était frappé d'une maladie horrible. La moitié de son corps tombait en lambeaux ; il exhalait une odeur épouvantable, et souffrait des douleurs que l'on ne peut exprimer. Jugez de ce que c'était : celui-là aussi, je l'aimais beaucoup, je serais qu'il était consolé quand je venais le voir, et moi je ne pouvais penser à lui sans être pénétré d'admiration, car tant de tortures qui lui arrachaient des cris, ne pouvaient lui arracher une plainte ; mais au contraire il bénissait Dieu et le remerciait tendrement. — Néanmoins, cette odeur de chairs en putréfaction qu'il répandait était si terrible, que je n'osais point l'affronter : le cœur me manquait ; quand je l'avais subi, j'en étais malade. A cause de cela, je laissais passer souvent plusieurs jours sans pouvoir prendre sur moi de faire une visite à l'innocent martyr, ou bien j'allais jusqu'à la porte, et je n'osais entrer. Une fois j'avais été plus lâche que de coutume et je m'en faisais d'amers reproches, car il m'avait demandé. Enfin je m'efforçai, j'y vais, mais lentement, en prenant le plus long. A peine au seuil, je crois entendre ses gémissements ; un insurmontable dégoût me saisit, me suffoque, je perds tout courage et je m'enfuis. . . mais en courant. . . et je fais ainsi plus de deux cents pas. Alors la réflexion arrive, j'ai honte, je retourne ; et je me condamne, si cette pusillanimité me reprend encore, à découvrir le malade et à regarder ses plaies. Au moment d'entrer, on m'appelle d'une autre maison. C'était une bonne vieille voisine ; elle m'apprend qu'elle me guettait depuis plusieurs jours pour me donner des fleurs fraîches que les premiers soleils du printemps avaient fait éclore dans son pauvre jardin. En un clin-d'œil elle me compose un énorme bouquet, dont l'agréable senteur me fit penser que Dieu avait bien pitié de ma faiblesse. Mon bouquet à la main, j'abordai le malade. — Ah ! s'écria-t-il, soyez béni ! Depuis quelques jours cette infection est devenue telle que je ne la puis supporter moi-même, et je priais tant la Sainte-Vierge de m'envoyer des fleurs ! »

Ce fut tout le récit de Théodore sur cet enfant ; il n'ajouta rien, sinon qu'après cinq années de souffrance, sans avoir une seule fois murmuré contre la volonté de Dieu, il mourut saintement. Ah ! Prosper, dites ! songez-vous combien elles daient briller aux yeux de Théodore, ces aimables fleurs, dans les mains du pauvre affligé ! J'ai vu la belle rose s'épanouir au soleil du matin, le lys bercer dans son calice les gouttes de la rosée, le chevreuil et l'aubépine réjouir les haies sauvages, les branches souples de l'églantier, toutes chargées d'étoiles, former des arceaux embaumés où chantaient la mésange et le houx uil ; et ce sont là, certes, d'heureux et charmants spectacles. Cependant, que j'échangerais volontiers le souvenir de la plus belle matinée d'Avril, dans les champs les plus ornés de la terre, pour la plus vive image de cet infortuné sur son lit de torture, souriant et remerciait Dieu, dont la bonté daignait lui envoyer quelques unes de ces fleurs qui s'étalent par essaims innombrables aux regards de tant d'ingrats heureux !

Mais Théodore nous fit connaître encore une histoire plus touchante : c'est celle de Mathias, l'idiot, et de ses parents adoptifs.

« Une femme de village allait mourir ; elle était très misérable, et n'avait rien à regretter dans la vie ; elle était très chrétienne et ne redoutait rien dans la mort ; mais elle était mère, et laissait sans appui deux enfants, une fille affligée d'un goître qui la rendait impotente, un garçon, Mathias, tout-à-fait idiot. Elle avoua ses inquiétudes à une amie qui l'assistait aux derniers moments. — Ne soyez point en peine, répondit celle-ci, mon mari et moi nous adopterons vos orphelins. Sur cette assurance, la pauvre femme mourut en paix. Les orphelins avaient pourtant un père, mais c'était un malheureux abruti de vices. L'amie, fidèle à sa parole, présenta les deux enfants à son mari, ils en furent accueillis avec joie. Or, quelles ressources possédaient ces gens pour se charger ainsi d'une telle famille ? L'homme était le fossoyeur du village, la femme travaillait à la journée. Dans toute la commune, on ne connaissait point d'habitans plus pauvres qu'eux. Leur maison valait bien, en tout, deux cents francs ; elle se composait d'une seule chambre. Il y firent un second lit, et s'en remirent à Dieu pour ne pas mourir de faim, puisque ces enfants, qui allaient accroître les dépenses, prendraient encore, par les attentions et la surveillance qu'ils exigeraient, bien des heures au temps du travail. Ils vécurent ; Dieu sait comment, Dieu sait à quel prix ! Tout ce que nous avons su, nous, c'est que durant dix-huit longues années, les deux orphelins reçurent sans interruption les soins les plus assidus et les plus tendres, et que jamais le fossoyeur et sa femme, voyant qu'ils suffisaient à leur œuvre céleste, ne demandèrent des secours qu'ils savaient pourtant bien qu'on ne leur eût point refusés. Non qu'ils y missent de l'orgueil, ô mon Dieu ! mais en travaillant avec une ardeur sans pareille, mais en se privant avec une rigueur inexorable, mais en jeûnant, lorsqu'il n'y avait de pain dans la chaumière que pour la giotreuse et pour l'idiot ; mais en se refusant le sommeil après leurs journées pleines de fatigues, lorsque ces pauvres êtres tombaient malades, ce qui arrivait souvent ; mais en se dépouillant l'hiver pour les couvrir, comme ils s'épuisaient et s'abstenaient en toute saison pour les nourrir, ces cœurs héroïques parvenaient chaque jour à leur but, et l'ayant atteint, ne songeaient plus qu'à remercier Dieu ! Vous qui m'écoutez, vous êtes chrétiens ; vous comprenez d'où venaient tant de courage, tant d'humilité ; la constance de ces saints n'est pas pour vous un problème ; mesurer aux forces de l'âme humaine leur dévouement, leur abnégation, leur charité magnifique, mais aussi mesurer aux insondables profondeurs de l'amour de Dieu leur confiance, leur bonheur et leur paix. . . »

J'y songe, Prosper ; peut-être connaissez-vous déjà cette histoire ! Elle a été publiée en détail dans un rapport de l'Académie sur la distribution des prix Monthyon, et vous avez lu certainement ce rapport s'il était signé Salvandy ou Moïse, car ces hommes honorables ne négligent jamais dans cette fonction, dont quelques autres s'acquittent indignement, de rendre hommage à la vertu chrétienne, et savent au contraire relever la grandeur des actions de l'homme, en y montrant l'inspiration et le secours de Dieu. Mais comment arriva au pauvre fossoyeur l'aventure étrange d'être au bout de dix-huit ans découvert et couronné par l'Académie ! Ce ne fut pas assurément sa faute. Toute la commune s'était émue. Les pauvres admirèrent, les riches s'informèrent, admirèrent à leur tour, firent des démarches, enfin ils obtinrent, non sans peine, un second prix ou un demi-prix de vertu, trois mille francs, que l'humble héros à qui on les donnait ne voulut jamais recevoir en personne, tant il craignait les regards du monde. Et quelque étonnés que fussent les gens de Paris au récit de ce qu'il avait fait, il s'étonna lui-même bien plus encore de leur étonnement. Ce fut un mystère au-dessus de son intelligence, de voir qu'on se mettait en frais d'argent pour payer un homme qui s'était constitué le créancier du bon Dieu. Toutefois il prit la somme, et là s'arrêta pour vous l'histoire. Vous allez voir ce qu'il fit de ses trois mille francs, et comment le diable, qui a peut-être fané de bien belles couronnes avec l'argent de feu Monthyon, perdit ici sa peine.

« Ça, dit le lauréat à Théodore, dès que la cérémonie fut achevée, je n'ai nul besoin de cet argent, et ce n'est pas à moi que Dieu vient de l'envoyer ; mais, dans sa bonté, il a songé à nos pauvres enfants, il a voulu les mettre à l'abri du besoin, quand ma femme et moi viendrons à leur manquer. Plaçons donc tout de suite cette somme en leur nom, afin qu'ils la trouvent entière avec les intérêts, lorsque nous serons morts. Et que Dieu soit béni ! »

« Peu de temps après, poursuivit Théodore, le fossoyeur tomba malade, et comme tous les saints que j'ai vu souffrir, il souffrit cruellement. Cependant il faudrait trouver un mot pour caractériser ces douleurs pleines de consolation, pleines d'espérance, pleines de joie, de gloire et d'amour, durant lesquelles le chrétien est comme une statue intelligente qui, sous le fer et le marteau du sculpteur divin, aurait, par dessus le sentiment de la douleur, l'indéfinissable conscience du travail de perfection qu'elle subit ; verrait à chaque coup apparaître en elle une nouvelle beauté, une ressemblance de plus au modèle sublime qu'elle doit reproduire, et la vie gagner partout la pierre morte, et son créateur, qu'elle aime, l'aimer davantage lui-même à mesure qu'il la rend plus digne du lieu d'honneur où, vivante et glorieuse, et parfaite comme il est parfait, il veut la placer dans l'éternité de ses regards.

« Je ne puis vous rapporter toutes les paroles pieuses, surprenantes, ineffables que ce pauvre homme disait ; j'ose dire à peine de quelles grâces Dieu daignait le prévenir, et les ravissements de sa prière, et les visions ou tout au moins les beaux rêves qui le consolait. Un jour, en sortant, dirai-je du sommeil ou de l'extase ? il regarda sur son lit, comme s'il cherchait quelque chose qu'il était fâché de ne pas y voir. — Eh bien ! demanda-t-il enfin, où

«ont donc mes roses?—Quelles roses? lui dit-on; il n'y en a point ici.—Les roses, reprit-il, que la sainte Vierge m'a données. Il y en avait six, trois blanches et trois rouges. Elle est venue, elle m'a souri; elle m'a présenté ce bouquet de roses, et je l'ai gardé. Nous crûmes qu'il avait le délire; mais il jouissait de toute sa droite raison. J'ai rêvé, ajouta-t-il doucement, et il nous parla de bon sens, selon sa coutume. Lui et sa femme m'honoraient de leur amitié; vous pensez bien que j'allais fréquemment les voir. Souvent leur pauvre maison n'était qu'un hôpital. Joly (c'était le nom de ce digne homme) languissait sur son lit; la goitreuse, sujette à des oppressions effrayantes, étouffait sur le sien, râlant plus qu'elle ne respirait; l'idiot, immobile et muet dans un coin, laissait deviner par son attitude des souffrances qu'il ne savait peindre. Au milieu d'eux, Mme Joly, épuisée de vieillesse, de fatigue, de misère, mais valide encore, puisque, hélas! les autres ne pouvaient remuer, allait à son mari, à ses enfants, faisait boire celui-ci, soulevait celle-là, tâchant qu'un peu d'air entrât dans sa poitrine, veillait à l'idiot, devinait son mal, l'embrassait, était secourable à tous, souriait à tous et n'avait besoin de consoler personne, parce que le malade, la goitreuse, l'idiot lui-même, on le vit plus tard, se tenaient, comme elle, dans la sainte présence de Dieu, offraient leurs maux au Sauveur crucifié, priaient sans cesse. Oh l'admirable femme! oh les sublimes cœurs! oh bénédictions de Dieu qui tombaient sur cette pauvreté, plus abondantes que la rosée et la manne, et qui rassasiaient ces indigents des fruits de lumière dont se nourrissent les anges! Vous ne pouvez imaginer combien cette femme était humble. Il m'arriva, la rencontrant faible et lasse, de prendre son bras sous le mien, afin de l'aider à marcher, et cela lui parut un tel effort de charité qu'elle en parlait sans cesse avec admiration. Il semblait, à l'entendre, qu'à côté de cette action toute sa vie ne fût rien, qu'elle n'avait rien fait que de naturel et d'ordinaire, et que le grand exemple était donné par moi.

«Mais je voulais vous raconter l'histoire de Mathias: je ne dis point que je vais vous faire le récit d'un miracle: j'ai vu une chose surprenante, que je ne qualifie point, et que je vous dis simplement comme je l'ai vue. Ce garçon était idiot; à dix-neuf ou vingt ans il ne savait prononcer que quelques mots à peine, ou plutôt il poussait des cris inarticulés dont sa sœur et ses parents adoptifs savaient seuls pénétrer le sens; il fallait deviner tous ses besoins, et le servir comme un petit enfant. Un jour, pendant que Joly était malade, Mathias fut tout à coup saisi d'une inquiétude et d'une angoisse extraordinaires; il parut très souffrant, il fallut le déposer sur son lit, et on jugea qu'il allait mourir. Il fit entendre par signes, en indiquant ma demeure, et en prononçant mon nom, qu'il voulait me voir, je n'étais pas chez moi, ou j'étais occupé, enfin je ne pus me rendre à son désir que sur la fin du jour, et il ne cessa de me demander. Lorsque j'arrivai, il laissa sa joie, me prit la main, et la plaça sur sa tête, comme s'il demandait une bénédiction. Je m'informai: on me dit qu'on l'avait cru à l'extrémité. Cependant il se leva, s'approcha avec une sorte de solennité du lit où gisait son père adoptif, et posant ses deux mains sur les bras de Joly, durant quelques instants, il arrêta silencieusement sur lui un œil intelligent qu'on ne lui avait jamais vu. Surpris, et ne devinant ni ce qu'il voulait ni ce qu'il allait faire, nous attendons la fin de cette scène. —Mon père, dit-il enfin à son bienfaiteur, et d'une voix distincte et tendre, lui qui n'avait jamais parlé, mon père, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.—Que dis-tu, Mathias! s'écria sa sœur, saisie comme nous tous, d'une profonde stupeur.—Oh! reprit Mathias en regagnant sa couche, après avoir baisé pieusement le front de son père, je m'en retourne, je vais à la maison. Il remonta sur son lit, mit ses bras en croix, leva les yeux au ciel, poussa un soupir. C'était le dernier. Nous nous approchâmes: Mathias était mort. Voilà ce que j'ai vu.»

Et moi, très cher Prosper, voilà ce que j'ai été heureux d'entendre, et ce que je suis heureux de vous redire. Oui heureux et bienheureux après tant de spectacles, tant de discours, tant de lectures, tant d'écrits pleins et saturés des violences et des passions du temps, de sentir en mon cœur des frémissements et des larmes devant ces tableaux de l'humble vertu chrétienne; heureux et bienheureux d'être encore jugé digne de les voir; heureux et bienheureux de connaître dans le monde de nobles esprits à qui je puis les montrer à mon tour!

LIBRAIRIE DE E. R. FABRE,
RUE SAINT-VINCENT,
No. 3.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

E. R. FABRE.
Montréal, 29 Novembre 1842.

LIVRES NOUVEAUX.
LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DRJOTS, MEDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI,
IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.
Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse, de 12
400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,
MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE
PRESSES,
RUE NOTRE-DAME,

VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS,

INFORME respectueusement les MAITRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement un usage à présent dans la Province.

JAMES STARKE,	J. E. MILLER,
JOHN LOVELL,	PETER GRANT,
LOUIS PERRAULT,	DONALD McDONALD,
JOHN C. BECKET,	JOHN AIKMAN,
JOHN PERRAULT,	L. C. LANTHIER,
JOHN GIBSON,	H. PERKINS,
THOS. EVANS,	A. T. HOLLAND,
F. CINQ-MARS,	JOHN WILLIAMS,
LEWIS MCCOY,	L. DUVERNAY.

Liste des prix même que ceux de New-York.

Impérial No 5.	\$300
“ No 4.	275
“ No 2.	260
“ No 1.	250
Super Royal.	240
Modium.	230
Foolscap.	130

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimerie et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à

J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,
APOTHIKAIRE,

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CIBOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de Messieurs du CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES d'OR, d'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES d'ÉGLISE.
Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 2s. 4d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 4s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4s.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊQUÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,